

AVEC TOI À JAMAIS

Ena Fitzbel

Copyright © **2021 Ena Fitzbel**

Tous droits réservés.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Ingénieure dans un centre de recherche, Ena Fitzbel laisse parler son grain de folie dans l'écriture. La comédie romantique est son genre de prédilection. L'humour et les situations cocasses n'ont aucun secret pour elle !

Chez J'ai Lu éditions :

- Noël au pays des bretzels (comédie romantique).
- Le curieux manoir de tante Aglaé (cosy mystery).
- Cher père Noël, sors-moi de là ! (comédie romantique).
- Rendez-vous sous le gui (collectif).
- Vite de l'air, vite du vert ! (collectif).
- Avec ou sans valentin ? (collectif).
- Allô, maman ?! (collectif).



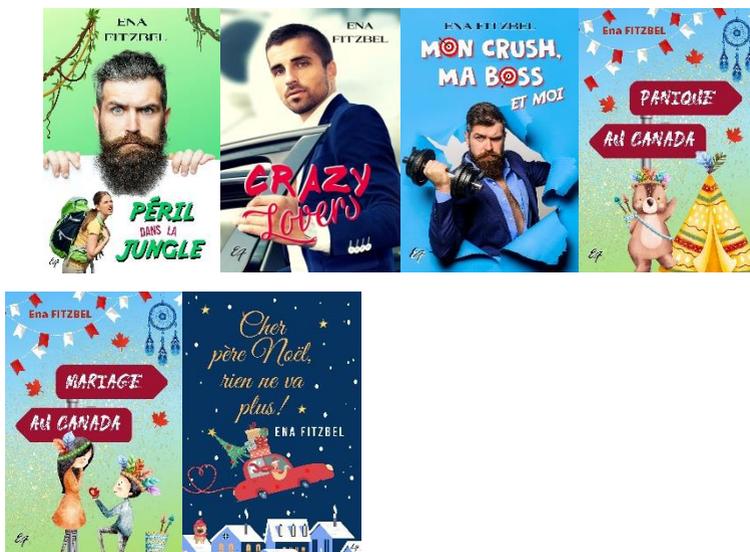
Chez HarperCollins :

- Envoûtée par le duc (romance historique).
- Charmée par le Baron (romance historique).



Chez EF éditions :

- Péril dans la Jungle (comédie romantique).
- Crazy Lovers (comédie romantique).
- Mon crush, ma boss et moi (comédie romantique).
- Panique au Canada (comédie romantique).
- Mariage au Canada (comédie romantique).
- Cher père Noël, rien ne va plus ! (comédie romantique).



- Dangerous (dark romance).
- Dark Lovers (dark romance).
- Bad Lovers (dark romance).

- Vicious Deal (dark romance).



- Sexy Disaster (sexy romance).

- Rouge, pair et manque (sexy romance).

- Just Dream (romance fantastique).

- Bloodless (romance fantasy).

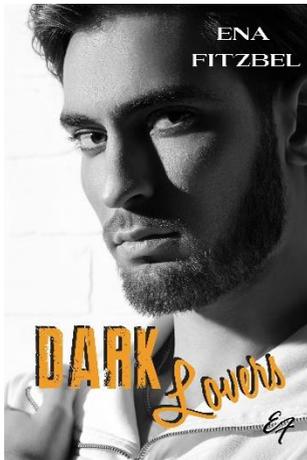


- Bal fatal au manoir de tante Aglaé (cosy mystery).

- Jeu macabre au manoir de tante Aglaé (cosy mystery).



- Dark Lovers (dark romance).



DARK LOVERS : une dark romance au parfum d'interdit.

De la Haine à l'Amour, il n'y a parfois qu'un pas !

Adolescente, Chiara était follement éprise de Nathan. Il ne la remarquait même pas. Devenue adulte, elle a réussi à l'oublier et s'est mariée avec Liam, son frère. Depuis, Nathan lui en veut terriblement d'avoir détruit la relation fusionnelle qui le liait à son frère. Il la déteste. Chiara ne le porte pas davantage dans son cœur.

À la mort de Liam, ils vont être contraints de cohabiter dans la grande demeure dont ils ont hérité. Entre coups bas, secrets cachés et caprices du sort, il se pourrait qu'ils apprennent à s'appivoiser. Mais en raison du deuil qui les touche, l'amour leur est interdit. Existe-t-il un avenir possible pour eux ?

1

Chaque été, je pars en vacances en Bretagne chez ma grand-mère, où je retrouve mes amis Léo et Henri. Nous ne nous quittons pas de la journée, perchés sur nos vélos à sillonner la campagne. Nous ne nous arrêtons que pour pique-niquer, nager ou pêcher. Tant de magnifiques souvenirs se rattachent à ces instants-là.

Le reste de l'année, j'habite Narbonne, eux Lille. Les réseaux sociaux nous maintiennent en contact, puisque nos routes ne se croisent pas. Les photos qu'ils postent ne me permettent pas de savoir si leurs vies sont plus palpitantes que la mienne. Fille unique, je m'ennuie copieusement. Mon père, négociant en vins, a un métier très prenant qui l'éloigne souvent de la maison. Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, ma mère le suit dans tous ses déplacements. Autant dire que je ne les vois pas beaucoup.

Cet été, celui de mes dix-huit ans, est peut-être le dernier que je passerai chez ma grand-mère. Qui sait si mon entrée en faculté

ne signera pas la fin de ces parenthèses heureuses ? Cette fois-ci encore, mes parents ne m'accompagnent pas.

Deux jours se sont écoulés depuis mon arrivée au village sans que j'entende parler de mes amis. Je tourne en rond comme un lion en cage. Les volets de la maison secondaire d'Henri sont toujours fermés. En revanche, j'ai aperçu ce matin la voiture des parents de Léo, garée devant leur cottage de location, à deux rues de chez moi.

Dois-je prendre mon vélo et aller le voir ? J'hésite. L'été dernier, nous nous sommes quittés sur un baiser. Henri était déjà rentré à Lille. Léo et moi n'étions que tous les deux. Après une longue journée de plage, il m'avait raccompagnée jusque devant ma maison et m'avait embrassée. Sur la bouche. J'étais loin de me douter que j'en aurais le vertige et que j'en conserverais l'empreinte une année durant. Je n'en ai parlé à personne. Pas même à ma grand-mère avec qui je suis proche.

La matinée se déroule sans que je mette le nez dehors. Pourtant, il fait grand soleil. Depuis ma fenêtre, je regarde ce paysage que j'aime tant. Le village à droite avec ses maisons de pierres grises, aux toits pointus d'ardoises. À gauche, la ligne de démarcation entre les dégradés de vert de la lande désolée et le

bleu du ciel. Minuscules virgules blanches qui rayent l'horizon, des mouettes planent, portées par les courants d'air ascendants.

Le déjeuner terminé, ma grand-mère me propose de l'accompagner au centre commercial. Je décline l'invitation. Quelque chose me retient ici. Ou plutôt quelqu'un : Léo. Après son départ, je n'ai pas à attendre bien longtemps mon ami. Le carillon de l'entrée n'a pas fini de retentir que je me précipite à la porte pour l'ouvrir. Léo se tient sur le perron, un beau sourire aux lèvres. Pendant un bref instant, nous nous scrutons.

Aurait-il grandi ? Il me paraît plus large d'épaules, plus fort. Peut-être est-ce à cause de son nouveau blouson. Ses cheveux blonds ont poussé et folâtrèrent autour de sa nuque. Mais il conserve ce visage aux traits fins. Ses yeux d'un vert magnétique brillent du même éclat.

— Tu viens te promener ? me lance-t-il, guilleret.

— Volontiers !

— Tu as ton maillot ?

— Sur moi.

Pas de bonjours, pas de paroles inutiles : nous n'en avons pas besoin. C'est un peu comme si nous ne nous étions quittés que

la veille au soir. Tout est si naturel, si vrai entre nous. Les mots ne serviraient à rien. Je suis heureuse de le revoir. Son air réjoui atteste qu'il en est de même pour lui. Point barre.

— Et Henri ? lui demandé-je, tandis que j'attrape mon vélo resté dans le couloir de l'entrée.

— Il ne nous rejoindra qu'en fin de semaine. Ses parents sont retardés par des travaux de rénovation.

— Alors allons-y !

Nous enfourchons nos bicyclettes et roulons sans nous arrêter. Hors du village, sur les petites routes de la lande désolée, et ce, à vive allure. D'aucuns pourraient croire que nous nous enfuyons. Rien de tel ! Nous avons juste hâte d'arriver à destination.

2

Nous rejoignons la plage où nous avons l'habitude de nous baigner tous les étés. Peu connue des touristes, elle est déserte. Nous devrions être tranquilles. Pourtant, Léo paraît inquiet. Moi-même, je me sens nerveuse. Nous abandonnons nos bicyclettes contre une rambarde en bois.

Au début, nous avançons côte à côte sur le sable, sans oser nous adresser la parole. Je fixe mes pieds, tandis que lui ne cesse de regarder en arrière.

— On se baigne ? finit-il par me demander timidement.

— Pas tout de suite, je préfère marcher un peu.

Dos au soleil, nous longeons le rivage où viennent mourir les vagues. L'écume le blanchit par endroits. La mer à marée basse rugit au loin et nous fournit un parfait motif pour ne pas parler. Pourtant, mille questions se bousculent dans ma tête. Léo se souvient-il de notre baiser ? A-t-il une petite amie restée à Lille ?

Soudain, il m'attrape la main pour la serrer doucement. Je sursaute et la retire aussitôt.

— Je suis désolé, me dit-il, gêné. Je ne voulais pas...

— Non, c'est moi qui... Je suis... désolée.

Nous continuons de marcher jusqu'à ce qu'il s'arrête net pour me saisir par les épaules.

— Écoute, Flora, si tu as un petit copain, je ne le prendrai pas mal. Nous resterons amis.

— Non, je n'en ai pas, me récrié-je. Mais toi ?

Il secoue la tête.

— Je n'ai cessé de penser à toi. Je ne dis pas que je n'ai pas flirté un peu avec les filles de mon lycée...

Comme je grimace et recule, me libérant de ses mains, il s'empresse d'ajouter :

— Il fallait bien que je m'entraîne avant de te revoir.

— Moi, je ne me suis pas entraînée, scandé-je, un brin dépitée.

Il lâche un petit rire qui m'arrache un sourire.

— Tu n’as jamais cessé d’occuper mes pensées.

Qu’il ne compte pas sur moi pour lui retourner le compliment, j’aurais trop peur d’avoir l’air ridicule. Alors que je fais mine de me remettre en marche, il m’agrippe par le bras et m’embrasse. Un baiser maladroit, auquel je réponds tout aussi gauchement. Puis, comme si de rien n’était, nous reprenons notre promenade. Sauf que cette fois-ci, nous nous tenons par la main.

— Que sommes-nous l’un pour l’autre ? lui demandé-je, tandis que nous parvenons au bout de la plage.

— Plus que de simples amis, je l’espère bien.

Il se campe devant moi, m’enlace et m’embrasse dans le cou. Je reste là sans bouger, les bras ballants et les joues brûlantes. Il remonte jusqu’à mon oreille. Ses baisers résonnent dans ma poitrine comme des tambours.

— Et pour Henri... Que va-t-on lui dire ? ajouté-je, le souffle court.

— Que nous nous aimons depuis toujours, et que nous avons enfin passé le pas. Il comprendra.

Je bredouille un « Tu as raison » et j’en profite pour aspirer une large gorgée d’air. Léo et moi nous connaissons depuis si

longtemps. J'ai peine à croire que nous soyons désormais plus que des amis.

— Parce que nous nous aimons, n'est-ce pas ? insiste-t-il, soudain inquiet de mon immobilité. Non, ne dis rien. Je vois que tu doutes...

Je ne le laisse pas achever. Je me pends à son cou – un peu trop vivement peut-être – et tout en me hissant sur la pointe des pieds, je cherche maladroitement ses lèvres. Mon front se cogne au sien. Il tremble lui aussi. Nous nous embrassons longuement. Nos langues se mêlent en un ballet incessant. Je ne connais pas grand-chose aux baisers, mais il me semble que le nôtre est magique. Je ne me suis jamais sentie autant aimée de ma vie. Aimée par le garçon que j'aime depuis toujours.

3

Comme souvent en Bretagne, le beau temps ne dure pas. Radieuse hier, la journée est pluvieuse aujourd'hui. Je la passe chez Léo, dont les parents sont partis visiter le Musée des Beaux-Arts de Quimper.

Assis dans son salon, nous regardons des films. De temps en temps, je jette des œillades inquiètes en direction de la baie vitrée. Une tempête se déchaîne dehors. Le jardin a disparu derrière un rideau de pluie livide. C'est à peine si on aperçoit la terrasse sur laquelle table et chaises ont été renversées. Des vents violents malmènent la plante grimpante accrochée à la pergola. Les murs du cottage vibrent sous les assauts répétés des bourrasques. Des craquements de bois mêlés aux sifflements rageurs de l'orage empoisonnent l'atmosphère.

— Je crois que je devrais rentrer, annoncé-je à Léo, tandis que notre énième série s'achève. J'ai peur que ça s'empire.

Je m'apprête à me lever du canapé, mais il me retient par le bras. Son regard cesse d'être happé par l'écran de télévision pour venir se river au mien. Dans ses yeux d'un vert sombre, je lis de la tristesse, ainsi qu'un petit quelque chose de mystérieux que je ne comprends pas.

— Pas maintenant, Flora. Attends que cela se calme. Ils ont prévu une amélioration en fin de journée.

Il me dévisage avec une telle intensité que mon cœur tout gonflé menace d'exploser.

— Reste encore un peu. Je vais nous préparer des crêpes.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Ma gorge nouée m'empêche de parler. Nous nous installons dans la cuisine. Après avoir pris un goûter composé de chocolat chaud et de crêpes aux myrtilles, nous faisons un brin de causette. La discussion s'oriente tout naturellement vers nos épreuves du baccalauréat, dont nous attendons les résultats, puis vers nos projets d'avenir. Lui souhaite entamer des études de médecine. Moi, j'aimerais devenir architecte.

Dehors, la tempête ne s'est pas calmée. Léo me dissuade de rentrer. Je proteste bien un peu. En réalité, je ne veux pas m'en

aller. Je suis si bien avec lui. Il me conduit dans sa chambre. Une pièce impersonnelle composée d'un lit, d'une commode et d'un bureau. Il m'annonce qu'il va se doucher et m'abandonne avec un petit tas de bandes dessinées. Assise sur une chaise, je les feuillette, l'esprit ailleurs. Une douche ? Pourquoi ?

Les minutes passent sans que Léo réapparaisse. Il fait très sombre dans la chambre, aussi allumé-je une lampe de chevet. L'oreille aux aguets, j'entends l'eau couler sans savoir si le bruit provient de la salle de bains ou de l'extérieur. Il pleut toujours à verse. Une pluie violente fouette les vitres, martelant mes tympanes au rythme des battements de mon cœur. Hier, Léo et moi nous embrassions sur la plage. Depuis, plus rien.

— C'est bon, j'ai terminé, me lance-t-il en pénétrant dans la chambre.

J'interromps ma lecture et reçois le choc du siècle. Il est allé se planter devant la fenêtre. Nimbé d'un halo d'or et de force, à demi dévêtu, il a collé son nez à la vitre. Une simple serviette lui ceint la taille. Soudain, il se tourne vers moi.

— Il fait toujours aussi moche dehors, soupire-t-il. Je me demande comment on va pouvoir s'occuper.

J'ouvre la bouche pour lui répondre, mais aucun son ne sort. Le silence qui s'ensuit me plonge dans l'embarras. Léo ne fait rien pour m'en délivrer. Ce n'est pourtant pas la première fois que je l'aperçois si peu vêtu. À la plage, il porte un simple slip de bain. Mais là, c'est différent. Nous sommes dans sa chambre. Seule à seul. Ainsi auréolé des lueurs dorées de la lampe de chevet, il ressemble à un dieu grec et n'éprouve aucune gêne à s'exhiber de la sorte. Des gouttes d'eau mouillent encore sa peau lisse et, glissant le long de son corps, lui rendent toutes sortes d'honneurs.

— Viens, approche, me dit-il d'un ton léger.

Je ne peux pas. Mes pieds sont solidement rivés au sol, mes fesses à la chaise. Je ne parviens pas à détacher mes yeux de ses épaules nues, de son torse, de ses muscles si bien dessinés. Et ce, même si je sais qu'il est inconvenant de les scruter de la sorte. Finalement, il a beaucoup changé depuis l'été dernier.

— Tu ne te rhabilles pas ? Tes vêtements, où sont-ils ?

Bon sang ! Que m'arrive-t-il ? Je parle beaucoup trop vite, et d'une voix suraiguë. Il se met à rire. D'un rire que je ne lui connais pas. Chaud et sensuel. L'émail humide de ses dents étincelle, attirant mon attention sur son visage. Je croise alors

son regard. Sombre comme les ténèbres. Et mon cœur cesse de battre, avant de s'emballer.

— Pourquoi ? Je ne te plais pas ainsi ? me demande-t-il, feignant l'innocence.

— Non... Si... Tu vas attraper froid !

Je quitte ma chaise et recule en direction de la porte. Plus je serai loin de lui, moins il apercevra les rougeurs qui empourprent mes joues. Il rit de nouveau, chassant par là même toute pensée rationnelle de ma tête.

— N'aie crainte ! Il fait bien assez chaud ici, réplique-t-il d'une voix traînante. Et puis, nous sommes en été, je te le rappelle.

Aucun doute là-dessus : je brûle de partout. Et cela empire lorsque je le vois s'éloigner de la fenêtre. En quelques enjambées, il franchit l'espace qui nous sépare et me prend dans ses bras. Mon corps tremblant se colle au sien encore mouillé. Je peux l'entendre haleter. Son souffle me caresse la peau. Une odeur citronnée de savon, mêlée au parfum plus suave de ses cheveux, m'enveloppe tout entière.

— Et j'ai deux fois plus chaud quand tu es dans mes bras, ajoute-t-il, m'embrassant par petites touches à la base du cou.

— Oui... Moi aussi, j'ai chaud quand tu es en moi.

Un gloussement lui échappe. Misère ! Ma langue a fourché. Voilà que je me mets à raconter n'importe quoi.

— Je voulais dire que je suis bien avec toi. Et si tes parents débarquaient et qu'ils...

Il me fait taire d'un baiser fougueux qui vainc mes dernières résistances. Tout en me maudissant de perdre ainsi mes moyens, je le suis jusqu'à son lit. Nous nous y allongeons. Je deviens rouge de confusion quand il se presse contre moi, ses muscles plus durs que le roc. Cette satanée serviette nouée autour de ses reins pourrait bien se volatiliser que je ne verrais pas la différence.

— Léo... Je ne...

— Chut ! Ne dis rien, me murmure-t-il à l'oreille, posant son index sur mes lèvres. Je veux juste t'embrasser. Rien de plus.

— Ah !

Je ne suis qu'à moitié rassurée, car ses mains baladeuses n'ont pas l'air d'en avoir conscience. Et les miennes, ces traîtresses, partent déjà à l'assaut de son torse si ferme et si brûlant. Mes doigts rencontrent alors une fausse dent de requin en métal, suspendue à son cou.

— Tu portes des bijoux ? lui demandé-je, pensant ainsi calmer nos ardeurs en engageant une conversation sensée.

— C'est toi qui me l'as offert, l'année de nos 14 ans. Tu t'en souviens ?

Je fouille dans ma mémoire et revois cette journée fantastique où Henri, Léo et moi étions à la fête foraine installée au village d'à côté. J'avais gagné un lot de colliers à la pêche aux canards. Trois pour être exact. J'avais conservé le pendentif cœur et donné les deux autres à mes amis – une dent de requin argentée pour Léo et un cupcake en plastique pour Henri.

— Je ne m'en sépare jamais. Même pour dormir, ajoute-t-il.

Puis, plus un mot, puisqu'il m'embrasse de plus belle, me faisant perdre le souffle et la raison. Pour ce qui est de se soustraire à sa pétulance, il faudra repasser. Il me dévore de baisers, ignorant mes petits cris de protestation. Bon, je l'avoue :

je ne me débats pas vraiment. Juste de quoi freiner certains élans trop impétueux.

Je suis incapable de vous dire combien de temps dure notre séance de caresses. Même si sa serviette et mes habits demeurent en place, nos mains furètent partout, contournant les barrières de tissu. Nous ne nous montrons pas toujours sages. Mais bien que nos comportements me fassent honte, ils me procurent beaucoup de plaisir.

Aurions-nous été aussi entreprenants un jour de grand soleil ? Dans l'obscurité de la pièce, certains tabous tombent. Nos instincts guident nos gestes. Nos langues se conduisent avec effronterie. Je frissonne à la pensée d'aller jusqu'au bout de mon crime. De laisser Léo m'emporter trop loin. Jusqu'où exactement ? Je n'en sais rien. Ses incursions sous mes sous-vêtements excitent en moi des envies que je ne comprends pas. Ne pas réussir à les satisfaire me frustre horriblement.

Et que dire de ma façon d'agir, si ce n'est qu'elle dépasse les limites de la décence. Encouragée par les grognements d'aise de Léo, je me surprends parfois – non, souvent ! – à serrer entre mes doigts ce que je me refuse de nommer. C'est une sensation étrange que de découvrir certaines parties de son anatomie, d'en

apprécier la taille, la dureté et la douceur. Si je n'étais pas aussi effrayée, je lui demanderais volontiers comment il fait pour les rentrer dans son pantalon.

C'est avec des sentiments mitigés que j'accueille le claquement de la porte d'entrée. Ses parents sont de retour. Et moi, je suis sauvée !

— Tes parents ! soufflé-je, affolée.

— Quoi, mes parents ? soupire Léo, lascif, les bras et les jambes toujours enroulés autour de moi.

Visiblement, il n'a rien entendu.

— Ils sont là ! Vite ! Rhabille-toi.

En deux temps, trois mouvements, je saute hors du lit et allume le plafonnier. La lumière crue du lustre éclaire un Léo saisi de stupeur. Sa serviette ayant glissé sur le sol, il s'empare de son coussin et cache son entrejambe.

— Mes vêtements... Ils sont restés... dans la salle de bains, bégaie-t-il. Ne bouge pas... Je vais les chercher.

Heureusement pour lui, ses parents se sont retranchés dans la cuisine sans s'enquérir de sa présence. Je me hâte de remettre de

l'ordre dans ma tenue. Quelques instants après, Léo revient tout habillé.

— Viens, je vais te présenter, m'annonce-t-il.

— Mais ils me connaissent déjà...

— Te présenter comme ma petite amie, me coupe-t-il.

— Es-tu sûr que ce soit une bonne idée ? protesté-je.

Inquiète, je le retiens par la manche, l'empêchant d'avancer plus avant.

— As-tu honte pour nous deux ? me demande-t-il tout bas sur le ton du défi. Ton hésitation ressemble fort à celle d'une fille qui ne souhaite pas s'engager dans une relation sérieuse.

Ses yeux sombres me lancent des éclairs. La dureté de ses traits exprime la colère. Je pousse un soupir las.

— Non, je n'ai pas honte. Mais regarde-nous ! Nos lèvres sont enflées...

Il caresse du pouce mes lèvres gonflées par ses baisers. Je soupire de nouveau.

— Et mon cou... Eh bien ! Il est couvert de rougeurs, continué-je. Je ne voudrais pas que tes parents en déduisent que...

— Que nous sortons ensemble ?

— Non ! Que nous faisons des choses répréhensibles sous leur toit ! répliqué-je d'une voix sourde.

Avec des gestes tendres, Léo arrange mes cheveux autour de mon cou. Je me sens fondre sous son regard de braise. Bien qu'anxieuse, je rayonne de joie. Un rideau d'eau s'accroche toujours aux carreaux, mais un arc-en-ciel de bonheur a élu domicile dans mon cœur.

— Voilà qui est mieux ! On ne voit plus rien, riposte-t-il aussi sérieusement. Je crois que nous pouvons y aller.

— Où ?

— Affronter mes parents !

Main dans la main, nous rejoignons la cuisine. En nous voyant franchir le seuil de la pièce, ses parents lèvent le nez de leurs tasses de thé, ainsi que leurs sourcils. Leurs bouches s'ouvrent en une muette interrogation.

— Je vous présente Flora, ma petite amie.

Sur ces mots, il m'attrape par les épaules et m'embrasse sur les lèvres. Devant ses parents, qui – j'en suis persuadée – n'en croient pas leurs yeux. Déglutissant avec peine, je m'efforce de me montrer brave et de ne pas courir me cacher dans un placard à balais.

4

Réveillée par l'alarme de mon portable – j'ai encore oublié de l'arrêter –, je m'assois dans le lit et garde les yeux rivés sur la fenêtre. L'orage semble s'être calmé, mais une pluie drue ruisselle sur les vitres. Je n'en ai cure. Mon cœur rayonne de bonheur. Hier, Léo et moi nous étreignons dans sa chambre. J'en conserverai à jamais un souvenir impérissable.

Dans quelques heures, je le rejoindrai. Mais auparavant, il me faudra affronter ma grand-mère. Elle n'a pas apprécié de me voir rentrer tard. Les parents de Léo m'avaient invitée à dîner, je ne pouvais pas refuser.

Sans cesser de me triturer la cervelle au sujet des réprimandes qui se profilent à l'horizon, je m'habille. Sauf que ce matin, je veille à choisir avec soin mes vêtements. À force de fouiller en tous sens mes valises, je finis par trouver un jean moins laid que les autres. Avant de sortir de ma chambre, j'examine mon reflet dans le miroir.

Qui est cette fille aux yeux marron qui me regarde ? Elle est plutôt jolie, ce que je n'avais jamais remarqué avant aujourd'hui. Un sourire triomphant se dessine sur ses lèvres rougies par les baisers de Léo et fait écho au mien. Ses cheveux blonds frisottés lui donnent des allures de guerrière celte. Je me sens l'âme d'une combattante ce matin. Prête à tenir tête à tous ceux qui me chercheront des noises.

Forte de ces convictions, je gagne la cuisine. Ma grand-mère, qui se lève toujours dès potron-minet, est déjà attablée, occupée à étaler de la confiture de caramel au beurre salé sur des petits pains ronds.

— Bonjour, Mamm-gozh.

Elle n'aime pas quand je l'appelle ainsi. Elle trouve que cela la vieillit. Excepté ses cheveux grisonnants qu'elle refuse de teindre, elle a conservé une silhouette svelte et des yeux bleus en amande pétillants de vitalité.

— Il faut que nous parlions, m'annonce-t-elle sans ambages. Assieds-toi. Ton petit déjeuner est prêt.

À voir son regard dur posé sur moi, je ne me sens plus aussi rebelle qu'avant. La valeureuse guerrière celte a pris la poudre

d'escampette. En lieu et place, une timide jeune fille attend que fusent les premières attaques.

Les mains agrippées à l'encadrement de porte, je me prépare à surmonter la tempête. Ma grand-mère peut se montrer sévère parfois. Il lui arrive même de crier très fort. Or, en rentrant tard hier soir sans l'en informer au préalable, j'ai transgressé une règle que je m'étais engagée à respecter.

— Qui est ce garçon qui t'a raccompagnée ? Je l'ai vu t'embrasser.

— Léo, mon petit ami, dis-je bravement, me balançant d'avant en arrière.

— Léo ? Ton camarade de toujours ? s'étonne-t-elle avant de soupirer. Est-il fiable ?

— Pardon ?

Je ne comprends rien à sa question. En toute logique, elle aurait dû commencer par me sermonner pour mes manquements.

— Peut-on lui faire confiance ? insiste-t-elle d'un ton plus amène.

Est-ce réellement ce qui lui importe le plus ? Pourquoi ne me demande-t-elle pas tout de go si Léo et moi avons couché ensemble.

— Léo n'est pas le genre de garçon qui... qui couche avec les filles, m'enflammé-je, piquée au vif. C'est l'être le plus doux, le plus attentionné que je connaisse. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Il est respectueux et...

— Et charmant ! Je te crois bien volontiers, me coupe-t-elle gentiment. Il a l'air d'avoir un peu plus de plomb dans la cervelle que ton ami rouquin... Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Henri.

— Oui, c'est ça, Henri. Peu importe, réplique-t-elle, agitant la main comme pour chasser un insecte invisible. J'ai juste besoin de vérifier s'il prendra ses précautions... Tu sais, les bébés ne naissent pas dans les choux !

— Je suis au courant, merci bien, m'insurgé-je, rouge comme une tomate.

Appâtée par les petits pains ronds fourrés de confiture qu'elle me tend, je me dépêche de m'asseoir en face d'elle. Ses propos m'ont quelque peu rassurée quant à l'opinion qu'elle s'est forgée

sur Léo. Toutefois, je n'ai pas envie de poursuivre cette conversation. La tête baissée, je croque à pleines dents dans mon pain. Malheureusement pour moi, ma grand-mère ne l'entend pas de cette oreille. Et ce qu'elle a à me dire me cloue sur place. J'en recracherais presque ma bouchée, si elle n'était pas aussi savoureuse.

— Je dois m'absenter jusqu'à lundi prochain. Ma candidature a été retenue pour animer la foire de Quimper. J'aimerais que tu m'accompagnes.

— Mais Mamm-gozh...

— Tu ne t'ennuieras pas, je te le promets. Tu pourras tenir un stand si tu veux. Tu rencontreras plein de jeunes personnes.

Sur ce, elle se tait, guettant ma réaction. Laquelle ne tarde pas. Tremblante de colère, les poings serrés, je me lève de ma chaise, qui racle bruyamment le sol.

— Il n'en est pas question, craché-je, hors de moi. Je ne veux pas partir d'ici.

Pas si cela implique de ne plus voir Léo ! ajoutée-je in petto.

Les mains jointes en clocher, elle soupire tristement. Sur son visage se peint une expression qui me fend le cœur. Elle recèle à la fois un reproche et une douleur extrême.

— Je me doutais que tu répondrais ça. C'est dommage, j'aurais aimé partager ces instants avec toi. Mais je suppose qu'il faut accepter que les enfants grandissent.

Sans lui laisser le loisir de poursuivre, je me détourne prestement et repars dans ma chambre. J'ai promis à Léo de le rejoindre chez lui. Nous avons prévu de jouer aux échecs, notre activité favorite lorsqu'il pleut à verse.

Mes dents brossées et mes affaires rassemblées, je gagne le vestibule. Ma grand-mère m'y attend.

— Tiens ! Prends ça ! Tu as à peine déjeuné.

Elle me tend un sac en plastique contenant deux petits pains fourrés, des pâtes de fruits et une bouteille de jus d'orange. Résistant à la tentation de la remercier, je conserve ma mine renfrognée, tandis que les victuailles passent dans mes mains.

— Invite ton ami à dîner, me suggère-t-elle, lorsque je franchis le seuil de l'appartement. J'aimerais lui parler.

— Pour lui dire quoi ?

— Je souhaiterais savoir si j’ai raison de lui accorder ma confiance. Tu seras livrée à toi-même pendant mon absence.

— Nous ne ferons rien de mal ? rétorqué-je vertement.

— Je te fais entière confiance, Flora. Ce qui ne m’empêche pas de vouloir faire plus ample connaissance avec ton petit ami. C’est bon pour ce soir ?

D’un hochement de tête, je lui signifie mon accord. Poursuivie par le « Je t’aime, ma chérie » qu’elle a murmuré tout bas, j’enfile mon imperméable et sors de la maison, accueillie par une ondée fraîche.

5

La pluie ayant cessé en début d'après-midi, Léo et moi allons nous promener au village. Main dans la main, nous nous joignons au flot des touristes venus admirer l'attraction locale : un château médiéval érigé au sommet d'une butte. De là-haut, la vue sur la presqu'île est splendide. Elle offre une belle palette de couleurs.

Blottie dans les bras de Léo, je contemple le paysage. La mer en camaïeu de bleu ondule sagement. Çà et là, des rochers couronnés d'écume et de petits arcs-en-ciel la parsèment. De franches lueurs jaillies d'un ciel de traîne saupoudrent le tout de paillettes dorées.

— Je serai seule durant toute la semaine, lâché-je à brûle-pourpoint. Ma grand-mère souhaite que tu viennes dîner chez nous ce soir.

— Ah ! je suppose que je vais subir un examen de passage, en déduit Léo.

— Comment as-tu deviné ?

— Si j'avais une fille, j'en ferais autant. C'est d'accord, j'accepte l'invitation.

Surprise, j'ouvre de grands yeux. Il a l'air sérieux. N'importe quel garçon sensé refuserait tout de go. Mamm-gozh a tout d'une harpie lorsqu'elle harcèle de questions un pauvre infortuné pris dans ses filets. Le repas de ce soir a toutes les chances de se transformer en jeu de massacre.

— Elle peut se montrer très indiscreète, tu sais ? insisté-je.

— Ça ne me dérange pas. Je n'ai rien à cacher.

— Elle entrera dans les détails, cela risque d'être gênant.

— Je ne devrais pas avoir trop de mal à gérer, réplique-t-il, un brin bravache. Ma mère n'est pas mieux dans son genre. Elle a voulu tout savoir sur toi, après ton départ.

— Et que lui as-tu dit ?

— Que tu étais une jeune fille sérieuse, bien sûr !

— C'est tout ?

D'humeur malicieuse, il écourte la conversation d'un baiser passionné. Ses bras m'enlacent amoureusement. Sa bouche se

colle à la mienne, tandis que sa langue entame une ronde effrénée. Mes jambes ne me portent plus. Je m'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage.

Il ne m'avait pas embrassée de la sorte depuis hier soir, aussi je me sens toute chose. Comme si c'était la première fois. Lorsque notre étreinte s'achève et que je reviens à la réalité, ma tête tourne, et mon cœur palpite d'émotion. Le vent frais qui monte de la mer parvient à peine à refroidir mes joues enflammées.

Nous passons le reste de la journée à déambuler dans les rues. Trop vite à mon goût, nous rejoignons ma maison. Ma grand-mère nous attend dans le vestibule pour nous débarrasser de nos blousons et nous tendre des chaussons. Je n'aime pas le regard qu'elle pose sur Léo. D'ordinaire, elle accueille nos invités avec plus d'aménité. M'est avis que mon petit ami ne bénéficiera pas de ce régime de faveur. Pour autant, il ne paraît pas s'offusquer de son attitude cavalière.

— Bonsoir, madame ! lance-t-il d'un ton affable.

— Ma petite-fille vous a-t-elle parlé de mon voyage ? réplique-t-elle abruptement, sans même daigner lui retourner ses salutations.

— Oui. Je veillerai sur elle pendant votre absence.

Les lèvres plissées en une moue dédaigneuse, elle le dévisage longuement. J'en suis horrifiée. Comment ose-t-elle traiter de la sorte mes amis ? Mon petit ami ! Indifférent à sa tentative de déstabilisation, Léo soutient son regard avec une tranquille impudence, ce qui force mon admiration. Plus d'un aurait détalé depuis belle lurette.

— Ne vous ai-je pas déjà croisé au bar de la Jetée l'autre soir ? reprend ma grand-mère d'une voix rêche.

— Je ne crois pas, madame. Je suis un garçon sérieux qui ne traîne pas dans les bars le soir.

Bien envoyé ! Loin de se démonter, elle approfondit sa scrutation avant de lâcher :

— Depuis quand fréquentez-vous ma petite-fille ?

— Mamm-gozh ! m'écricié-je, outrée.

Bon sang ! Elle ne va tout de même pas pousser le vice jusqu'à lui demander ce que nous faisons une fois seuls ! Balayant l'air du revers de la main, elle m'intime le silence. Je brûle de lui désobéir, mais le coup d'œil rassurant que Léo me

jette m'en dissuade. À l'évidence, il n'a pas besoin de moi pour se défendre.

— Eh bien ! J'attends, jeune homme ! poursuit ma grand-mère d'un ton péremptoire, alors que mon petit ami tarde à lui répondre.

— Deux jours. Mais nous nous connaissons depuis toujours. Nous passons tous nos étés ensemble. Sachez que je ne lui ai jamais manqué de respect.

Ces mots suffisent à me faire rougir. Est-ce qu'un garçon vêtu d'une simple serviette et qui étreint étroitement une fille dans l'obscurité respecte au mieux la décence ? Ma foi ! Je ne serais pas contre recommencer.

— C'est peu pour que j'envisage de vous confier ma petite-fille.

— Vous avez tort de vous inquiéter. J'en prendrai soin comme de la prunelle de mes yeux, madame.

— Je l'espère !

Sur ce, elle se tourne vers moi.

— Comment s'est déroulée ta journée, Flora ? me demande-t-elle d'un ton radouci.

— Bien ! répliqué-je durement. As-tu besoin d'aide pour dresser le couvert ?

— Non. Tout est déjà prêt. Nous pouvons passer à table.

Ignorant le fumet du rôti de bœuf au chouchen qui me parvient depuis la cuisine, je prends Léo par la main et l'entraîne dans ma chambre. C'est ma façon à moi de me rebeller !

— Le repas va refroidir, Flora, proteste ma grand-mère.

Pour toute réponse, je claque la porte avant de m'enfermer à clé.

— Eh bien ! Tu m'as l'air énervée, me dit Léo, un sourire espiègle aux lèvres.

— Je n'aime pas la manière dont elle t'a parlé.

— Oh ! Si ce n'est que ça !

Sur ces mots prononcés d'une voix apaisante, il part s'allonger sur mon lit. Comment peut-il afficher une telle désinvolture ? Mamm-gozh s'est montrée odieuse avec lui. Les mains croisées sous sa tête, il continue de me sourire.

— Ne t'inquiète pas. Son comportement est tout à fait normal. Je suppose qu'elle me voit comme le preux chevalier venu enlever sa petite-fille sur son fier destrier. Et ça lui fait un peu peur.

— Toi, un preux chevalier ? m'esclaffé-je.

Prise d'une soudaine envie de rire, je saisis un coussin au pied de mon lit et le lui lance. Vif comme l'éclair, il le rattrape et, se dressant sur ses genoux, me le renvoie sur-le-champ. Tels deux enfants, nous nous envoyons tous les coussins qui nous tombent sous la main, réduisant au fur et à mesure l'espace qui nous sépare.

— Viens un peu par ici, coquine ! me susurre finalement Léo, lorsqu'il est assez près de moi pour m'agripper par la manche.

Feignant une extrême faiblesse, je me laisse choir dans ses bras.

— Donc, comme ça, je ne suis pas ton preux chevalier ? me taquine-t-il, m'embrassant sur le nez.

— Eh non ! minaudé-je.

— C'est ce qu'on va voir !

Il me couche séance tenante sur le matelas et se colle à moi, me couvrant de baisers. Je suis prête à parier que ma grand-mère aurait une attaque si elle apprenait comment il prend soin de sa petite-fille.

6

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de ma grand-mère. Je les ai passés avec Léo. Main dans la main, épaule contre épaule, à la plage ou sur des vélos. Hormis à la tombée de la nuit – lorsque chacun de nous regagne son domicile –, nous ne nous quittons plus.

Je m'en réjouis, même si ses sollicitations de plus en plus pressantes me déconcertent. Je ne sais toujours pas comment y répondre. Lorsqu'il m'embrasse, je peux sentir la force de son désir. Il m'étreint à m'en faire des bleus. Je l'entends soupirer comme s'il n'en avait jamais assez. J'ai parfois l'impression qu'il cherche à me dévorer.

Je ne dis pas que ses baisers m'indiffèrent, tant s'en faut, mais j'avoue, à ma grande honte, qu'ils ne me mettent pas dans le même état de frustration que lui. Peut-être est-ce à cause de la gêne que j'éprouve à me laisser embrasser en public. En revanche, Léo ne fait montre d'aucune pudeur chaque fois qu'il

m'enlace. Peu lui importe que l'endroit où nous nous trouvons soit bondé.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes jamais retrouvés seuls. Ses parents étaient toujours au cottage et, me conformant aux directives de ma grand-mère, je veillais à ne pas le faire entrer chez moi. Mais ce soir, c'est différent. Le pneu arrière de ma bicyclette a crevé pendant notre balade sur la lande, de sorte que Léo a insisté pour m'escorter jusqu'au seuil de ma maison.

Arrivés devant ma porte, nous nous promettons de nous revoir demain. Nous nous embrassons, mais au moment de nous quitter, Léo m'attrape une main et la serre étroitement, me forçant à plonger les yeux dans les siens. L'expression blessée qui contracte son visage me tord le cœur. Je n'aime pas le savoir malheureux. Sans réfléchir aux conséquences, je l'invite à entrer.

À peine la porte a-t-elle été refermée et mon vélo posé, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et nous embrassons de nouveau. Dans le vestibule, sans même ôter nos blousons ni allumer le plafonnier. Notre étreinte est empreinte d'un tel sentiment d'urgence qu'il me semble que notre vie en dépend.

Notre long baiser ne s'interrompt que lorsque Léo, hors d'haleine, me saisit à bras-le-corps. Avançant à tâtons dans le couloir, il me conduit à ma chambre. J'ai bien une vague idée de ce qui lui trotte dans la tête et, pour sûr, cela ne plairait pas à Mamm-gozh, mais je n'en ai cure. Ce soir, une sorte de folie s'est emparée de moi.

Une fois dans ma chambre, il me repose à terre. Je me jette à son cou pour l'embrasser, mais il me repousse gentiment, recule et s'adosse au mur. La lumière orangée du couchant, entrant par ma fenêtre, fait briller ses pupilles sombres.

— Dis-moi de partir, et je rentrerai chez moi, halète-t-il, sa poitrine se soulevant à chaque respiration.

— Je veux que tu restes avec moi.

J'ai si froid depuis qu'il s'est éloigné de moi.

— J'ai envie de toi, Flora. Mais si je reste, je risque de ne plus pouvoir m'arrêter.

— Ça ne me fait pas peur. Je te veux, moi aussi.

Pour le lui prouver, en trois pas, je réduis l'espace qui nous sépare. De nouveau, sa chaleur me pénètre, tandis que j'appuie mes mains sur son torse palpitant. À travers sa chemise, je peux

sentir ses muscles se contracter sous mes caresses maladroitement. Pourtant, il ne paraît pas décidé à entrer dans la danse, puisqu'il a baissé les paupières et garde les poings refermés sur la ceinture de son jean.

— Flora ! Je t'en prie, il ne faut pas. Ce n'est pas raisonnable, lâche-t-il d'une voix à peine audible.

— Pourquoi ? Tu ne m'aimes pas assez pour ça ?

Avant que j'achève ma phrase, ses yeux s'ouvrent brusquement, comme ceux d'un tigre prêt à bondir. Son regard capture le mien, me coupant le souffle. Il m'agrippe par les poignets et me les serre très fort. Aussitôt, je me mets à trembler. Sa réponse se fait attendre : je crains qu'elle ne me plaise pas.

— Je t'aime, Flora. Et c'est ce qui me terrorise.

Ouf!

— Moi aussi, je t'aime Léo. Jamais je ne te trahirai, répliqué-je doucement, comme je le ferais avec un enfant qui a besoin qu'on le rassure.

Ces mots produisent le résultat escompté, puisqu'il me ramène contre lui – à moins qu'il n'ait plutôt bondi sur moi. Avec une lenteur extrême, ses lèvres se posent sur les miennes.

Il semble avoir trouvé le bon moyen de me faire taire, car son baiser disperse tous mes doutes. Soudainement, je ne m'appartiens plus. Mon cerveau se vide de ses questionnements plus vite qu'un fond de baignoire.

— Flora ! Je t'en supplie : demande-moi de partir, me répète mon petit ami, tout contre ma peau.

— Non. Je ne peux pas.

Tout en soupirant profondément, il m'embrasse sur les cheveux. Déjà, son étreinte se fait moins pressante. Est-ce un baiser d'adieu ? J'enfonce mes ongles dans son blouson pour le retenir, mais il me repousse pour la seconde fois. Si je ne fais rien pour l'en empêcher, il s'enfuira.

À situation désespérée, solution désespérée ! Je me précipite vers la porte et la verrouille à double tour, avant de m'emparer de la clé. Laquelle ne demeure pas bien longtemps entre mes doigts. En effet, tout en fixant sur Léo un regard de défi, je l'introduis dans mon soutien-gorge.

— Bon Dieu ! Pourquoi as-tu fait ça ? grogne-t-il.

Les yeux écarquillés par la surprise, il tend les bras vers moi, mais les laisse vite retomber, comme s'il venait de comprendre dans quel traquenard il a été pris.

— Enlève cette clé de là.

— Si tu la veux, tu devras venir la chercher, répliqué-je aussi sec, consciente des implications de ma bravade.

7

Est-ce la colère ou un tout autre sentiment qui contracte ses traits ? Je ne l'avais jamais vu ainsi auparavant. Les mâchoires serrées, il me dévisage d'un regard sans doute destiné à me transpercer. Et il y réussit parfaitement, puisque je sens l'aiguillon du remords me déchirer les entrailles. Quelle est cette chaleur qui l'accompagne ? Une chose est sûre, je ne veux pas qu'il s'en aille.

— Flora, sois raisonnable. Ouvre la porte et laisse-moi sortir de ta chambre. Je ne partirai pas, si c'est ce qui te dérange. J'ai promis à ta grand-mère que je veillerai sur toi. Je peux dormir dans le salon, si tu as peur de rester seule ce soir.

Peut-on m'expliquer pourquoi ces paroles pleines de sagesse ont un effet déplorable sur mes nerfs ? Bien malgré moi, un rire moqueur s'échappe de ma gorge.

— Je n'ai rien promis à personne ! maugréé-je entre mes dents.

Et je n'ai pas envie de me montrer obéissante. Marre de ce rôle de gentille fille qui me colle à la peau ! Aussi, tout en rejetant mes cheveux en arrière, j'ôte mon blouson. Toujours adossé au mur, Léo me foudroie maintenant du regard. Loin de s'effaroucher, mes yeux montent à l'assaut des siens, tandis que j'envoie mon habit à l'autre bout de la pièce. Je le vois se raidir lorsque mes doigts commencent à déboutonner ma tunique.

— Arrête ça immédiatement ! peste-t-il d'une voix éraillée.

— Tu m'as dit que tu souhaitais récupérer la clé. Je t'avance juste le travail.

J'enlève ma tunique, qui part rejoindre mon blouson. Vient ensuite le tour de mes chaussures et de mon pantalon. Des frissons me secouent de la tête aux pieds, à présent que je ne suis plus vêtue que de mes dessous. Néanmoins, je n'ai pas froid. Un feu brûle en moi depuis que les yeux sombres de mon petit ami se sont allumés d'une flamme ardente. Je sais ce qu'il veut : la même chose que moi. Il aura beau grincer des dents encore et encore, je ne m'y tromperai pas.

— Maudite tête de mule !

Je l'entends jurer dans mon dos, alors que je me dirige vers mon lit. Il explose dans une colère brusque, au moment où je me glisse sous les draps.

— Bon Dieu ! gronde-t-il.

Et il s'élançe sur moi, l'air furieux. Je n'ai pas peur. C'est plutôt à lui de trembler ! En deux temps, trois mouvements, il repousse mon drap et enroule ses bras autour de moi. Je proteste pour la forme, mais en vérité j'éprouve un immense plaisir à me laisser enlacer. Le contact du cuir de son blouson sur ma peau nue m'électrise. Et les lèvres qu'il fait courir dans mon cou achèvent de me consumer.

— Oh, Flora ! Te rends-tu compte de ce que tu es en train de me faire ? me chuchote-t-il d'une voix de souffrance.

Pour toute réponse, je tire sur son blouson. Il me laisse le lui ôter. Sa bouche s'immobilise à la base de mon cou et me suçote doucement. Et lui ? A-t-il seulement conscience de ce qu'il me fait ? Son baiser humide incendie mes sens. Je ne veux pas que ça cesse. Mais tant qu'il ne récupèrera pas la clé cachée dans mon soutien-gorge, je n'aurai aucune raison de m'inquiéter, n'est-ce pas ?

Sa respiration s'accélère lorsque je m'attaque à sa chemise. Je la déboutonne entièrement, la lui retire. Sa poitrine se gonfle d'un gros soupir, comme mes mains se posent sur son torse lisse. Il est brûlant. Pendant de longues minutes, nous nous affairons à de drôles de besognes, tout aussi silencieuses qu'envoûtantes.

Pendant que j'emploie mon temps et mes efforts à le caresser, à explorer les creux et les bosses de sa musculature, Léo continue d'aspirer méthodiquement chaque centimètre carré de mon cou. Ses mains pétrissent sans relâche mes bras et mes épaules. Je me sens un peu fébrile à l'idée de poursuivre ce jeu dangereux. Jusqu'où nous mènera-t-il ? De toute manière, je serais bien incapable de l'interrompre. Le parfum qu'exhale la peau de mon petit ami, mêlé à l'odeur citronnée de son savon, me pousse à commettre des folies.

À plusieurs reprises, je parviens à la lisière de son jean sans oser m'aventurer plus bas. Chaque fois, Léo grogne sourdement. De dépit ou d'impatience ? Lorsque je m'enhardis enfin et glisse une main dans son pantalon, il cesse séance tenante ses activités et se fige. Un hoquet s'échappe de sa gorge. Puis il commence à trembler.

Encouragée par son absence de réaction, je descends encore plus bas et rencontre son membre doux et ferme. Lequel se met à palpiter, comme j'enroule les doigts tout autour. Mon Dieu ! Avec un tout autre garçon que Léo, je ne me serais jamais permis un tel comportement. Je suis morte de honte, ce qui ne m'empêche pas d'adorer ça.

— Flora ! Oh, Flora ! gémit-il. Tu n'es pas obligée de...

Sa voix me supplie d'arrêter. Cependant, ses gestes démentent ses propos, puisqu'il détache la ceinture de son pantalon et ouvre sa braguette. Guidée par sa main qu'il a refermée sur la mienne, je le caresse. Les yeux à demi clos, il ne me quitte pas du regard. J'ébauche un timide sourire, auquel il répond en se pouléchant les lèvres. Qui de nous deux est le plus indécent ?

Visiblement satisfait de ma prestation, il me libère et me laisse continuer seule. Loin de demeurer inactif, il dégrafe mon soutien-gorge et glisse ses mains sur ma poitrine. En même temps que la clé tombe sur le matelas, une onde de chaleur me traverse le corps. Aussitôt, mon cœur manque un battement. Je me fige sur place.

— Non, ne t'arrête pas ! me supplie Léo, qui peine à respirer normalement.

Je reprends mes massages, même s'il m'est très difficile de me concentrer pendant que mon petit ami me caresse les seins. Peu à peu, je prends conscience d'une moiteur déconcertante entre mes cuisses. Je ne m'y attendais pas. Un feu tout aussi surprenant se répand dans mon ventre.

Soudain, ma vue se brouille. L'air se raréfie dans mes poumons. Je suffoque. Mon sang se met à bouillonner, comme s'il voulait jaillir de mes veines. Puis tout explose dans ma tête, dans mon corps. Une vague de plaisir me submerge, m'inondant de sueur brûlante. Je n'avais jamais connu un tel émoi. Du coup, je ne m'aperçois pas tout de suite de ce qui arrive à Léo.

Lui aussi semble avoir vécu la même expérience que moi. À sa façon ! Car il paraît exténué. En outre, un liquide chaud s'est déversé sur ma main. Mon professeur de SVT appellerait ça de la semence. Je viens au moins d'obtenir la confirmation que je ne tomberai pas enceinte. C'est une très bonne nouvelle. Ainsi, ma grand-mère n'attendera pas aux jours de mon petit ami ! En revanche, je ne suis pas persuadée que Léo appréciera de s'être fait piéger.

Je me trompe ! Je n'ai pas fini d'essuyer ma main sur un mouchoir qu'il me serre dans ses bras et se laisse choir sur le matelas.

— Je t'aime, Flora ! me dit-il simplement, avant de fermer les yeux et de s'endormir.

Folle de joie, je reste allongée près de lui. Au bout d'un moment, sa respiration se calme et devient régulière. Ses muscles se détendent. J'en profite pour me dégager de son étreinte. Il émet un petit grognement, lorsque je lui ôte ses chaussures et son pantalon, mais ne bouge pas pour autant. Après l'avoir couvert, je me glisse sous les draps et me colle à lui. Nous ne ferons qu'un somme, bien sûr. Je lui demanderai de partir tout à l'heure.

8

Le lendemain, Léo frappe à ma porte en milieu de matinée. Je suis déjà prête. À peine lui ai-je ouvert qu'il me soulève de terre pour me serrer contre lui.

— Tu m'as manqué, ma petite Flora !

Plus vif que l'éclair, il m'embrasse fougueusement, étouffant ainsi les mots tendres que je m'apprêtais à prononcer. Notre étreinte est si intime qu'elle me rappelle celle d'hier soir. Oserai-je affronter son regard, lorsque notre baiser s'achèvera ?

— Tu sens si bon, ajoute-t-il, refusant de me relâcher.

— Toi aussi.

— Henri est arrivé ! Il vient de me téléphoner pour me prévenir. On le rejoint ?

— Oui, mais, hésité-je. Mon vélo... Tu te souviens ? Le pneu arrière est crevé.

Ensemble, nous entreprenons les réparations de ma bicyclette. Alors qu'elles touchent à leur fin, Léo me soulève le menton du bout de l'index.

— Regarde-moi, Flora. Je vois bien que tu m'évites.

— Je ne... je ne peux pas, balbutié-je gauchement.

— C'est à cause d'hier soir, n'est-ce pas ? Tu n'as pas à rougir de ce que nous avons fait. C'est ce qui arrive quand un garçon et une fille s'aiment.

— Parce que tu m'aimes vraiment ?

— À fond ! Et toi ?

Cet aveu fait, il dépose sur mon nez un baiser qui me pousse à lever les yeux. Je croise alors son regard plein de douceur. Il semble un peu inquiet. Je le suis davantage. Tandis qu'il m'adresse un gentil sourire, probablement pour me mettre en confiance, je sens mon cœur battre avec plus de violence. Suspendu à mes lèvres, il joue avec mes mèches frisottées. Je ne dissimulerai pas plus longtemps cette troublante vérité qui s'impose à moi. Oui, je l'aime comme jamais auparavant.

— Moi aussi, je t'aime. Et si nous y allions !

Il acquiesce. L'instant d'après, nous enfourchons nos bicyclettes et nous mettons en route. La maison secondaire d'Henri se situe tout près du château. Nous traversons le village baigné de soleil. Très haut dans un ciel limpide, des mouettes nous escortent. Les rues grouillent de monde. C'est jour de marché. Des vendeurs en tous genres encombrant les trottoirs de leurs étals. Les clients vont et viennent sur la chaussée. Il règne un joyeux désordre qui nous force à rouler au pas.

Parvenus au niveau de l'église, nous nous engageons dans un labyrinthe de ruelles délaissées par les maraîchers. Le calme succède à l'agitation, mais la pente se fait raide. Comme toujours lorsque je gravis la butte, je suis obligée de descendre du vélo et de poursuivre à pied. Léo m'imité, ce qui nous donne l'occasion de discuter.

Mon essoufflement m'empêche d'exprimer tout haut les craintes qui m'assaillent de nouveau. Craintes suscitées par ce que Léo a déclaré tout à l'heure :

« C'est ce qui arrive quand un garçon et une fille s'aiment. »

Il semble en savoir long sur ce que deux amoureux peuvent faire dans l'intimité. Combien de filles a-t-il fréquentées avant

moi ? Les a-t-il toutes aimées autant que ce qu'il dit m'aimer ?
Bravant l'inconnu, je me décide à lui en souffler quelques mots.

— Pour moi, c'était la première fois.

— Pour moi, c'était la seule fois qui a vraiment compté,
renchérit-il sans même une hésitation.

— Et il y en a eu beaucoup ?

— Quatre ou cinq... Des flirts sans importance, ajoute-t-il,
après m'avoir jeté un regard insistant. C'est toi que j'aime.

Soulagée par son ton de voix enthousiaste, je me tais. De toute manière, nous sommes presque arrivés. La maison secondaire d'Henri est l'une des plus cossues du village, et aussi l'une des plus jolies. Des jardinières regorgeant de fleurs décorent sa magnifique façade à colombages. Nous n'avons pas fini de déposer nos vélos sur le trottoir que notre ami accourt à notre rencontre.

— Nom d'un clébard boiteux ! J'ai raté un épisode ou quoi ?
s'écrie-t-il en nous voyant main dans la main.

La bouche grande ouverte, il nous regarde fixement. Ses yeux bleus semblent prêts à sortir de leurs orbites. Ses cheveux roux qu'il frotte vigoureusement sont plus hirsutes que jamais. Avec

son visage rond aux joues rebondies, il a l'air d'un enfant en comparaison de Léo. Il faut dire que son appareil dentaire n'aide pas à le faire paraître plus mature. Il a toujours été le petit rigolo de notre bande. Mais là, il me donne envie d'exploser de rire.

— Tu nous laisses moisir dehors ou tu nous fais entrer ? lui demande Léo qui, lui, ne se prive pas de ricaner.

L'air ahuri, notre ami s'efface pour nous laisser passer. Habités des lieux, nous remontons le couloir recouvert de tentures de velours vert. Nous traversons un élégant salon où nous saluons les parents d'Henri. Puis nous rejoignons un jardin intérieur. Les plantes grimpantes qui s'accrochent aux murs et les arbres touffus confèrent à ce lieu un charme dont je ne me lasse pas. Rien n'a bougé depuis l'année dernière, si ce n'est cette brunette assise sur un transat, un livre à la main et qui braque de grands yeux bleus sur nous.

— Je vous présente ma cousine Clara, nous annonce Henri, répondant à notre surprise. Elle sera avec nous pendant toutes les vacances.

— Salut ! s'exclame-t-elle. Je suis si heureuse de vous rencontrer. Henri m'a tellement parlé de vous.

— Ouais ! Je lui ai dit que vous étiez cool.

Se levant brusquement, elle se précipite vers Léo, qui me lâche la main pour la lui serrer.

— Alors comme ça, vous êtes frère et sœur ? minaude-t-elle, sans même m'adresser un regard.

— Mais non, Clara. Je t'ai déjà expliqué que nous étions tous des amis, réplique du tac au tac son cousin.

C'est mon petit ami ! suis-je sur le point de renchérir.

De peur de me montrer désagréable, je garde le silence. Pour tout vous dire, cette fille me porte sur les nerfs. Trop belle, trop vive, trop tout. Elle a de l'allure avec son jean troué et son tee-shirt asymétrique aux couleurs de l'arc-en-ciel. En comparaison, je me fais l'effet d'une plouc.

— Et comme ça, tu habites toi aussi Lille ? poursuit-elle, volubile, à l'adresse de Léo. Comment se fait-il que je ne t'aie jamais rencontré ?

Me serais-je subitement transformée en fantôme pour qu'elle m'ignore de la sorte ? Elle ne quitte pas Léo des yeux. Le regard indéchiffrable qu'il lui retourne me plonge dans le plus profond malaise. Aurait-il craqué pour elle ?

9

Au beau milieu de la nuit, je me retrouve dans la maison de Léo. Comment suis-je arrivée là ? Rêve ou réalité ?

Je ne l'imaginai pas aussi grande. Il ne me faut pas moins de dix minutes pour en faire le tour. Quel que soit l'endroit où mes pas me conduisent, je ne rencontre âme qui vive. Nulle trace de Léo ni de ses parents.

Lasse d'arpenter des couloirs déserts, je me mets à ouvrir les portes. Des chambres à coucher se succèdent, toutes plus inoccupées les unes que les autres. Je finis par tomber sur celle de Léo. Le cœur battant, je la pousse. Les rideaux sont tirés. Une lumière rougeâtre filtrant à travers colore faiblement la pièce. J'y vois cependant assez clair pour l'apercevoir. Allongé sur le dos au beau milieu de son lit, les mains au-dessus de la tête. Son visage empourpré luit doucement dans la pénombre grenat. Il dort.

Je m'avance vers lui à pas de loup. Avec une lenteur calculée, je m'assois à ses côtés et me penche sur lui. Positionnée de la sorte, je peux sentir son souffle m'effleurer à un rythme régulier. Ses lèvres sont si proches des miennes. J'ai très envie de l'embrasser.

Je m'incline encore. Ma poitrine se colle à son torse. Mes mains partent à l'assaut des siennes. Il ne réagit pas. Étrange ! S'agit-il d'un rêve ? Les sensations qui m'envahissent, tandis que nos mains se touchent, sont si réelles...

N'y tenant plus, je plaque ma bouche contre la sienne. Aussitôt, la chaleur de ses lèvres fuse en moi, et mon cœur s'emballe. Suis-je en train d'embrasser un leurre ? Les picotements qui me parcourent le ventre, je ne les ai pas inventés...

Je crois défaillir lorsque sa langue se presse contre ma bouche, me léchant avec une infinie délicatesse. Machinalement, j'entrouvre les lèvres et accepte l'intrusion. S'ensuit un baiser qui me fait pratiquement perdre la tête. Plus rien n'a d'importance. Que cette Clara qui a gâché ma journée d'hier aille au diable ! Elle ne m'intéresse plus.

Peu à peu, le garçon que j’embrasse s’anime. Ses doigts s’enlacent aux miens. Il se met à osciller sous moi. Un léger râle sort de sa gorge. Je lève les yeux que j’avais gardés baissés. Ceux de Léo s’accrochent aux miens. Dans la pénombre vineuse de la chambre, ils lancent des flammes. Recouvrant un peu de raison, j’essaie de me dégager, mais il me retient contre lui. Il halète maintenant très fort. Je me sens à l’étroit dans mes vêtements, chaque fois que ma poitrine se soulève et compresse mes seins.

— Reste, Flora, me dit-il d’une voix enrouée.

Sur ce, il capture mes lèvres et tente de les dévorer. Oh oui, j’ai très envie de rester ! Mon corps et mon âme n’aspirent qu’à ça. Sans cesser de m’embrasser, il fait courir ses doigts dans mon dos. Les mains dans ses cheveux, je me tends et les lui tire doucement. Tout en gémissant sourdement contre moi, il m’agrippe les fesses et les pétrit sans ménagement. Instinctivement, j’écarte les jambes et me frotte contre cette protubérance qui déforme son jean. J’ai chaud, très chaud. Les pulsations entre mes cuisses sont si fortes que Léo doit certainement les sentir. Quand va-t-il se décider à passer à la vitesse supérieure ?

Au bout d'un temps qui me paraît interminable, il finit par m'exaucer, puisqu'il me renverse sur le dos. Je hoquette de surprise lorsqu'il se couche sur moi.

— T'ai-je fait mal ? me demande-t-il, inquiet. Nous pouvons encore tout arrêter, si tu ne te sens pas prête.

— Non, m'indigné-je.

Et pour mieux lui signifier mon désir de continuer, je glisse les mains dans son pantalon, agrippe les pans de son tee-shirt et le lui ôte brusquement. Il ne me laisse pas le loisir d'admirer son torse nu, qui rutilé dans la semi-obscurité rougeâtre de la chambre. En effet, il s'attelle déjà à m'imiter. Il dégrafe ensuite mon soutien-gorge et me l'enlève prestement. L'air frais qui m'enveloppe subitement ne réussit pas à me calmer. J'en veux plus.

Sur la même longueur d'onde que moi, Léo se repousse en arrière et se dépêche de se déshabiller entièrement. De mon côté, j'envoie à l'autre bout de la pièce le reste de mes vêtements. Sans fausse pudeur, nous nous scrutons mutuellement. Il semble satisfait du spectacle que je lui offre. Le sourire béat qui s'épanouit sur ses lèvres l'atteste. Ses yeux brillent autant, sinon plus, que s'il était sur le point de déguster son dessert favori.

Pour ma part, je ne suis pas mécontente de le voir nu. Assis au bord du lit, il se tient droit. Ses muscles saillent sous sa peau lisse. Je découvre enfin ce qui se cache entre ses jambes, raison pour laquelle j'avale de travers.

— As-tu peur ? me demande-t-il, tandis que mon regard s'attarde sur son membre dressé.

— Pas du tout ! répliqué-je crânement, faisant mille efforts pour chasser la boule au fond de ma gorge.

Sur ces mots, les pulsations entre mes cuisses deviennent plus intenses.

— Tu sais, je ne suis pas pressé. Je peux attendre que...

— Non ! crié-je presque. Maintenant !

Je tends les bras pour le saisir aux épaules, mais il est plus rapide que moi. Avant même que j'aie pu le toucher, il m'allonge sur le dos et se glisse entre mes jambes. En appui sur ses avant-bras, il continue de me contempler. Je n'ose pas lever les yeux sur lui. Son air sombre, égaré m'intimide trop. Je n'arrive plus à bouger les mains.

— Regarde-moi, Flora, me demande-t-il d'une voix faible et particulièrement grave.

Comme dans un état second, j'obéis. Il se penche en avant et, tout en m'embrassant fougueusement, il s'introduit en moi. Alors que je me croyais au sommet de l'échelle des plaisirs, des aiguillons me transpercent de toutes parts et me déchirent les entrailles. Je me mords les lèvres, assaillie par une vive douleur. Des larmes me montent aux yeux.

Me fixant d'un regard anxieux, Léo s'immobilise au plus profond de moi. Luttant contre l'envie de tout arrêter, j'enroule mes bras autour de son cou.

— Embrasse-moi, Léo.

Il m'entraîne dans un long baiser, où le sel de mes larmes se mêle à celui de sa sueur. Peu à peu, les élancements se dissipent, je cesse de me crispier. Mes sensations se réveillent, comme la conscience aiguë d'accueillir dans mon intimité la virilité palpitante de mon petit ami. Il a dû s'apercevoir que j'allais mieux, car il recommence à bouger. Après s'être retiré à moitié, il se coule plus loin en moi.

Cette fois-ci, je n'ai pas mal. Une merveilleuse chaleur se répand dans mon ventre et me coupe le souffle. Tout en promenant sa bouche dans mon cou, il sort de nouveau. Puis entre. Se repousse encore. Et me pénètre plus profondément. Les

mouvements de son bassin sont lents, presque timides. À ses tremblements, je devine qu'il se contient.

Tout en gémissant, j'enfonce mes ongles dans son dos. Était-ce le signal qu'il attendait ? Toujours est-il qu'il entame des va-et-vient plus rapides, qui m'emportent sur la crête de vagues de volupté. Mue par des ressorts que je ne contrôle pas, je me joins au ballet, ondulant des hanches, me cambrant à chaque assaut.

— Léo... Oh, Léo ! le supplié-je, à bout de force.

Le son de ma voix le fait redoubler d'ardeur. Quelque chose explose alors en moi. Un feu d'artifice de plaisir, ou peut-être la fin du monde. Au même moment, mon petit ami se raidit. Le front trempé de sueur, il se redresse au-dessus de moi. Un gémississement puissant s'échappe de sa gorge. Lâchant un cri rauque, il revient en moi et y reste, toujours secoué de spasmes.

— Je t'aime, me murmure-t-il à l'oreille, juste avant que j'émerge du sommeil et quitte ce qui n'était qu'un rêve.

Le corps et l'esprit en ébullition, j'ouvre les yeux. Je suis donc chez moi. Dans mon lit. Il fait encore nuit. La fenêtre de ma chambre n'a pas de volets, je peux voir les lumières du phare.

Ainsi, je n'ai pas couché avec Léo. J'ai tout imaginé. C'était fantastique. En serait-il de même dans la réalité ?

Il faudra pour cela que nous restions ensemble. Depuis que la cousine d'Henri est entrée dans nos vies, je me suis mise à craindre pour notre union. Léo ne sera-t-il pas tenté de se tourner vers elle ? Cette fille est si jolie, si spirituelle. Et moi, je ne suis rien.

10

Deux semaines se sont écoulées depuis l'arrivée d'Henri et de sa cousine. Je ne me suis plus jamais retrouvée en tête à tête avec Léo. D'une part, Clara traîne constamment dans nos jambes. Ce qu'elle m'exaspère ! Elle rit de toutes les plaisanteries de mon petit ami. De l'autre, ma grand-mère est rentrée de Quimper.

Je me suis toujours contentée de peu. J'ai peu d'amis, ma vie à Narbonne n'a jamais été palpitante. Je continuerai donc de me satisfaire de petits bonheurs, comme celui de me blottir contre Léo, lorsque nos compagnons ont les yeux tournés.

Hier, j'étais indisposée. Le premier jour de mes règles est toujours une épreuve. Tordue de douleur, je suis restée au lit. En parfait Cerbère, ma grand-mère a veillé sur moi, de sorte que je n'ai reçu aucune visite. À cause de ma migraine ophtalmique, je n'ai pas allumé mon téléphone portable. Il me fallait fuir tout écran et demeurer dans l'obscurité.

J'avais bien trop mal pour m'inquiéter de la manière dont Léo occuperait son temps. Clara en profiterait-elle pour s'imposer à lui ? C'était bien le cadet de mes soucis. Mais durant la nuit, j'ai rêvé d'eux. Un rêve dans lequel Léo m'avait oubliée et sortait avec Clara.

Des coups frappés à ma porte m'extirpent de mes cauchemars aux allures apocalyptiques.

— Flora ! Es-tu là ? me demande-t-on depuis le couloir.

Reconnaissant la voix d'Henri, je sursaute. Que fait-il ici ? Je me hâte d'enfiler un peignoir avant d'aller lui ouvrir. Il a déboulé chez moi aux aurores. Je m'étonne que ma grand-mère l'ait laissé entrer, qui plus est si c'est pour me réveiller.

Contrairement à moi, il paraît frais et dispos. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me regarder dans un miroir, mais je n'ai pas l'impression de pouvoir en dire autant.

— Tu as une sale mine ce matin, m'annonce-t-il tout de go.

— Merci. Trop aimable.

— Tu devrais dormir plus, Flora.

— Je n'ai fait que ça hier. Mais d'accord !

Me mettant en devoir d'écouter ses conseils, je m'apprête à lui claquer la porte au nez, mais il place son pied en travers pour la bloquer. Ce qu'il peut être horripilant, parfois !

— Hé ! Ne te fâche pas, Flora. Il faut que je te raconte. Tu me laisses entrer ?

— Ça ne peut pas attendre que...

Que je me recoiffe et que je me lave les dents ! ajouté-je intérieurement.

— Non. Ça ne peut pas attendre, décrète-t-il d'un ton autoritaire. C'est super-méga important. Figure-toi qu'on s'est fait un sang d'encre pour toi. Au fait, je suis sacrément content que tu ailles mieux.

— Et le téléphone, ça existe ! grogné-je.

— Tu ne répondais pas. Et puis, je préfère te raconter tout ça de vive voix.

— Et si vous nous racontiez tout ça autour d'un bon petit déjeuner, lui lance ma grand-mère qui vient de faire son apparition.

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons dans la cuisine, installés devant des tasses de café et autour d'une pile de crêpes plus qu'appétissantes. J'ai tout de même pris le temps de m'habiller juste avant.

— Vous mangerez bien quelques crêpes, mon garçon ? lui propose Mamm-gozh avec amabilité.

Les yeux rivés sur la pile, Henri acquiesce. Ma grand-mère dépose devant lui un verre de jus d'orange pressée et une assiette. Il ne fait ni une ni deux pour la remplir. La nourriture, c'est sacré pour lui. Il ne plaisante pas quand il est question d'engouffrer.

— Et donc ? lui demandé-je. Que voulais-tu me dire ?

— *Chamedi*, me répond-il, la bouche pleine. Mes parents... Ils nous invitent tous à une *chortie* en mer. Tu viendras ? Tu *cheras* pas malade, hein ?

— Qu'en penses-tu, Mamm-gozh ? persiflé-je. Me donneras-tu ton consentement ?

— Mais tout à fait, ma chérie. Je pense que tu dois t'amuser un peu. Je te trouve morose, ces temps-ci.

— *Ch*'est à cause de ma *couchine*... Kof ! Clara... Kof, kof !

Flora ne la supporte pas.

Devenu tout rouge, il avale de travers et tousse. Les cercles qui délimitent ses yeux bleus et son visage oscillent de conserve.

— Buvez un peu, mon garçon. Et mangez moins vite. Vous allez vous étouffer, lui conseille ma grand-mère, pinçant les lèvres pour ne pas s'esclaffer.

Avant qu'il prononce le prénom de Clara, il me donnait également envie de rire. Mais sa cousine me rend nerveuse. L'imaginer en train de tourner autour de Léo comme un busard me hérissé le poil. Je ne pensais pas qu'Henri le remarquerait. Je serais curieuse d'entendre son avis sur le sujet.

— Oui, tu disais ? riposté-je, une fois que son visage a recouvré une couleur normale. Explique à ma grand-mère pourquoi je ne la supporte pas.

— Ben ! On a tous vu que Clara en pinçait pour Léo. Et...

Il n'achève pas. Je me lève brusquement de ma chaise.

— Bon, je crois que j'ai terminé de déjeuner, décrété-je.

— Reste assise, Flora, me commande Mamm-gozh. Ce n'est pas poli de quitter la table lorsque son invité n'a pas fini de manger.

— Je reprendrais bien d'autres crêpes, intervient Henri.

— Faites donc, mon garçon. Et expliquez-nous comment réagit votre ami. Flirte-t-il avec votre cousine ?

— Mamm-gozh ! m'écrié-je, révoltée. Là, tu exagères.

— Assieds-toi, Flora, insiste-t-elle. Et vous, mon garçon, je vous écoute.

Géné, Henri se tord les mains. Son regard oscille entre ma grand-mère et moi. Secouant furieusement la tête pour lui intimer de se taire, je me rassois. Il hausse les épaules avant de se détourner de moi.

— Ben, pour tout vous dire... Ça m'a drôlement étonné que Flora sorte avec Léo. Je pensais que c'était moi qui avais la côte auprès d'elle. Sûr que quand je me serai débarrassé de ce fichu appareil dentaire, elle reverra la question.

— Henri ! grondé-je.

— Continue, mon garçon, je suis tout ouïe, l’encourage ma grand-mère.

— Alors, c’est vrai que Clara, elle sait ce qu’elle veut. Elle a flashé sur Léo. Mais Léo, il tient à Flora. C’est un têtu dans son genre. Je lui ai bien dit que c’était un peu trop tôt pour se fixer, mais il m’a demandé d’aller me faire voir.

— Et il a bien fait ! lâché-je, à la fois soulagée et satisfaite.

— Mais tout de même, tu devrais faire attention, Flora, parce que ma cousine est très déterminée. Et Léo, c’est un garçon. Il est sérieux, mais on ne sait jamais.

— Comment ça : on ne sait jamais ?

Je n’obtiens pas ma réponse. Le carillon de l’entrée retentit. Devançant ma grand-mère, je cours ouvrir. Léo se tient sur le seuil, l’air inquiet.

— Comment vas-tu, Flora ? Pourquoi ne décrochais-tu pas ton téléphone ?

— Je vais beaucoup mieux.

Sentant la présence de ma grand-mère et d’Henri dans mon dos, j’attrape Léo par la main et l’entraîne dans ma chambre.

— Mais où partez-vous comme ça ? me crie Mamm-gozh, tandis que je verrouille la porte.

— Hé ! Flora ! Léo ! Vous êtes de sacrés lâcheurs. Vous le savez, ça ? renchérit Henri, derrière le battant de bois.

11

— Pourquoi es-tu énervée, Flora ? me demande Léo, l'air franchement étonné.

— Clara... Henri dit qu'elle te plaît beaucoup.

— Je n'ai jamais dit ça, nous lance l'intéressé derrière la porte.

— C'est toi qui me plais, me répond mon petit ami. Personne d'autre. Et sûrement pas Clara.

— Hé ! Sortez de là, vous deux ! nous crie Henri.

— Oh ! la paix ! maugrée Léo.

— Ta grand-mère n'est pas contente, Flora. Elle est allée chercher un tournevis pour ouvrir la porte.

— Retarde-la, lui ordonne Léo. Flora et moi n'avons pas fini de parler.

— Je vais voir ce que je peux faire.

M'empoignant à bras-le-corps, Léo m'emmène dans ma salle de bains attenante et nous enferme à clé. Mes jambes se déroberent sous moi, comme il me repose sur le carrelage. Il me repousse sans ménagement contre un mur. Surprise par la brusquerie de son geste, j'écarquille les yeux et hoquette.

— N'aie pas peur, je ne te ferai aucun mal, me dit-il tout bas, tandis qu'il s'attelle à me déshabiller. Je veux juste te prouver combien je t'aime.

— J'ai... j'ai mes règles.

— Ce ne sera pas un problème.

Je ne lui oppose aucune résistance, lorsqu'il m'ôte mon t-shirt, puis dégrafe mon soutien-gorge. Comment le pourrais-je ? Je ne m'appartiens plus. Les nombreux miroirs ne tardent pas à me renvoyer l'image d'une fille, à moitié nue, qui s'agrippe de toutes ses forces aux épaules d'un garçon échevelé. Aussitôt, je secoue la tête pour rabattre mes cheveux sur ma poitrine.

— Non, ne te cache pas, murmure Léo. Tu es si belle.

Je ne vois vraiment pas ce qu'il trouve de beau chez moi, mais son regard suppliant me dissuade de protester. Pantelant d'émotion, il dégage mes seins et souffle dessus, leur infligeant

une caresse brûlante. Ses doigts en effleurent le bout. Je tremble de partout. Que veut-il de moi ? Ma grand-mère ne va pas tarder à arriver.

— Laisse-toi faire, ajoute Léo, qui s'est agenouillé pour ouvrir la braguette de mon pantalon. Nous ne serons pas longs.

— Tu ne peux pas. Pas ici, m'indigné-je, la gorge nouée, le cœur suffoqué par des palpitations.

— Nous ne ferons aucun bruit.

Sans me lâcher des yeux, il baisse mon pantalon, promenant ses mains sur mes cuisses, m'attrapant les mollets pour les soulever. Machinalement, j'accompagne le mouvement. De nouveau, mes nombreux reflets dans les miroirs se rappellent à moi. Cette fois-ci, je peux voir une fille qui se cramponne à sa culotte, dernier rempart à sa nudité. Le garçon agenouillé à ses pieds essaie maintenant de la lui ôter.

— Léo, non ! croassé-je, me tortillant nerveusement.

— Pourquoi ?

Il tire un peu plus fort sur mes dessous, mais je tiens bon. Son regard devient implorant. Ses doigts se crispent sur ma culotte, comme s'ils réclamaient leur dû.

— Primo, j'ai mes règles. Deuxio, tu es encore habillé. Pas moi...

— Si c'est ça qui te dérange..., réplique-t-il avec un petit rire rebelle.

Se repoussant en arrière, il se met en devoir de se dévêtir. Affreusement gênée, j'enroule mes bras autour de ma poitrine, mais ne le quitte pas des yeux. Tour à tour, ses habits rejoignent les miens sur le sol. Son blouson, son débardeur, ses chaussures, puis son pantalon. Sans aucune vergogne, il enlève son caleçon, ce qui me coupe la respiration. Je n'ai pas de mots pour décrire ce qui se dresse entre ses jambes. Moi qui me suis toujours un peu offusquée de ces peintures de Pompéi, je dois reconnaître qu'elles offraient un spectacle bien en dessous de la réalité.

Les mains sur les hanches, Léo semble fier de s'exhiber. Il est beau, et il le sait. Je n'ai pas son assurance. Aussi, je tente de me couvrir comme je le peux de mes mains et de mes cheveux. Conscient de mon malaise, il se colle à moi et, tout en me caressant le visage, me souffle à l'oreille :

— Tu ne dois plus douter de toi. Tu es belle, Flora.

— Tu dis n'importe quoi. Je n'ai jamais attiré les foules.

— C'est parce qu'ils sont tous idiots, poursuit-il. S'ils te voyaient telle que je te vois, ils ne pourraient plus se passer de toi. Je t'aime, Flora.

Troublée, je ne sais que répondre. D'autant qu'il s'est déjà emparé de mes lèvres. Je le crois sincère. Il m'embrasse avec tant de fougue que je serais bien bête de nier l'évidence. Me laissant gagner par sa fièvre, je me suspends à son cou. Une onde de chaleur se répand dans mon ventre, tandis qu'il se frotte contre moi, me donnant à sentir la force de son désir.

C'est moi qu'il embrasse, et non Clara, ne puis-je m'empêcher de songer à travers les brumes de mon extase amoureuse.

Alors que je commence à voir danser des étoiles devant mes yeux, il m'attrape une jambe, la soulève et vient la plaquer contre sa hanche. Je me mets à remuer le bassin. Et si Mamm-gozh nous découvrirait enlacés ? Partagée entre la peur et l'envie de continuer, je demeure un instant immobile. À l'inverse, Léo s'active, se frottant frénétiquement contre moi. Il a plongé une main dans ma culotte et me caresse. Un plaisir incommensurable explose en moi. J'en aurais volontiers demandé plus si la voix de ma grand-mère ne s'était pas fait entendre.

— Je vous laisse une minute pour sortir de là ! scande-t-elle, derrière la porte de la salle de bains.

Cette annonce nous fait l'effet d'un électrochoc. Tout en lâchant un juron, Léo desserre son étreinte et s'empresse de se rhabiller. Je me dépêche d'en faire autant.

12

Aujourd'hui est un jour béni. Clara est partie faire des emplettes à Quimper avec son oncle et sa tante. Comme au beau vieux temps, notre petite bande de trois s'est réunie pour le goûter dans le jardin intérieur de chez Henri.

D'humeur vagabonde, je m'abîme dans la contemplation d'une potée fleurie, tandis que les garçons discutent de résultats sportifs. Je me repasse également en boucle mon tête-à-tête d'hier dans ma salle de bains.

— Pas vrai, Flora ? me demande soudain Henri.

Sortant brusquement de ma rêverie, je m'aperçois que deux paires d'yeux me scrutent. Et, chose étonnante, Léo semble appréhender ma réaction. Les sourcils froncés, il me dévisage avec une fixité qui le fait paraître plus âgé.

— Quoi ?

— Je disais que vous alliez bien ensemble, Léo et toi. Et que Clara était verte de jalousie.

Gênée à l'extrême, je sens mes joues s'empourprer.

— Ah oui, bien sûr !

Ma réponse redonne le sourire à Léo. Je m'empresse de changer de sujet, de peur qu'Henri ne cherche à creuser la question. Il n'a pas son pareil pour décortiquer les propos des uns et des autres. Une vraie commère ! Or, même si l'attitude de Clara me blesse, je n'ai pas envie de médire sur son compte. Je ne souhaite pas davantage m'étendre sur ce que je ressens pour Léo. C'est trop inconfortable.

— Et toi, tu as une petite copine en ce moment ? lui demande Léo.

— Rien, nada. Mon appareil dentaire les fait toutes fuir. C'est la galère. Mais bon, je me rattraperai l'année prochaine. J'ai été admis en licence d'anglais à la Sorbonne à Paris...

Pendant qu'il nous explique pourquoi il ne veut pas devenir ingénieur comme son père, Léo et moi échangeons des regards alarmés. Je suppose que mon petit ami pense à la même chose que moi. Comment réussirons-nous à nous voir en septembre ?

C'est la première fois que la question se pose. Et tel que je le connais, Henri ne manquera pas de la formuler.

— Et vous ? Comment ferez-vous l'année prochaine ?

Gagné !

J'ouvre la bouche sans réellement savoir que dire. J'ai déjà reçu quelques réponses positives des écoles d'architecture auxquelles j'ai postulé, mais je n'ai pas encore choisi mon affectation. Nantes, Grenoble, Marseille, Toulouse, ce qui m'éloignera forcément de Léo. Je m'apprête à répondre évasivement, lorsque mon petit ami prend les devants.

— Je suivrai Flora partout où elle ira, déclare-t-il avec sérieux.

— Mais je croyais que tu avais été admis en médecine à Lille, réplique Henri du tac au tac. De plus, tu ne sais même pas où Flora ira.

— Peu importe. Je ferai ce qu'il faut pour la suivre.

— Ben ça, alors ! Tu es fou d'elle, toi !

Cet échange s'est déroulé si rapidement que je ne suis pas très sûre d'en avoir compris la teneur. Tout ce que je vois, c'est un

Henri hébété, qui scrute un Léo résolu. Le contraste entre les deux garçons est saisissant.

À ma gauche, le premier s'est affaissé sur sa chaise, ses longues jambes gigotant sous la table. Ses cheveux roux qu'il frotte vigoureusement sont plus hirsutes que jamais. Ses yeux sont ronds comme des soucoupes.

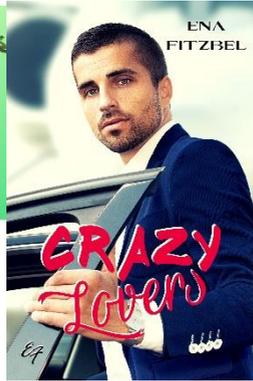
Quant à Léo, il a croisé les bras sur sa poitrine et garde les mâchoires serrées. Je suis si surprise par sa réponse que j'en oublie presque de l'admirer. Presque ! Son profil de médaille se découpe magnifiquement sur le vert du jardin. Avec sa peau claire et ses cheveux blonds tombant en larges boucles sur ses épaules, il ressemble à un dieu nordique. Sauf qu'il n'en a pas la joyeuse insouciance. Son regard a l'air de vouloir transpercer quiconque le défiera.

— Je peux te rejoindre, si tu préfères, me décidé-je à intervenir. Je n'ai pas encore reçu la réponse de l'école d'architecture de Lille, mais j'ai de grandes chances de l'avoir.

Un beau sourire s'épanouit sur ses lèvres. De gros nuages noirs peuvent bien obscurcir le ciel jusqu'à la fin des temps, je n'en ai cure. Ce sourire vaut tous les soleils du monde.

FIN

Retrouvez Ena Fitzbel dans des comédies romantiques, [Péril dans la jungle](#), [Crazy Lovers](#), [Mon crush, ma boss et moi](#), [Panique au Canada](#) et [Mariage au Canada](#) :



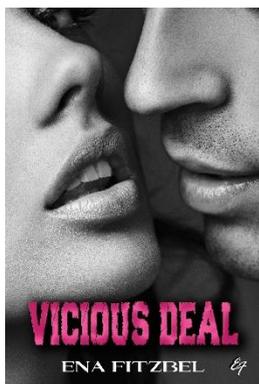
Dans des comédies romantiques de Noël, *Noël au pays des bretzels*, *Cher père Noël, sors-moi de là !* et *Cher père Noël, rien ne va plus !* :



Dans des Cosy Mystery, *Le curieux manoir de tante Aglaé*, *Bal fatal au manoir de tante Aglaé* et *Jeu macabre au manoir de tante Aglaé* :



Dans des Dark Romances, [Dangerous](#), [Dark Lovers](#), [Bad Lovers](#) et [Vicious Deal](#) :



Dans des romances historiques, [Envoûtée par le duc](#) et [Charmée par le baron](#) :



Ou encore dans [Rouge, pair et manque](#), [Just Dream](#) et [Bloodless](#) :



« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

@EnaFitzbel

Janvier 2021